



N° JAU/42 - 15 décembre 1966

ISLAM ET CAPITALISME

Maxime RODINSON, AUX EDITIONS DU SEUIL, PARIS

AVANT-PROPOS

Ce livre a. une grande ambition : il voudrait servir.

Il voudrait, venant d'un sociologue islamisant, servir aux intellectuels des pays qui appartiennent au domaine de la religion et de la civilisation musulmanes ; il voudrait les aider à comprendre leur destin. Non que j'aie la prétention d'être, par la vertu de mon "européanité", supérieur aux meilleurs d'entre eux en science ou en intelligence. Je ne revendique aucun privilège de ce genre. Simplement, les circonstances ont fait que j'ai été affranchi plus tôt de certains obstacles sociaux qui pèsent sur la compréhension de leurs problèmes. J'ai eu la chance d'avoir la voie libre à la connaissance démythifiée de leur passé et j'ai essayé de me débarrasser des mythes qui empêchent de comprendre leur présent. Il faut ajouter que je peux parler librement et dire ce que souvent ils doivent taire. C'est une liberté qu'il faut payer comme toutes les libertés, mais le prix, pour moi, n'est pas trop élevé. Ils devraient, en général, la payer bien plus cher.

Ce livre voudrait aussi servir au public européen, et de la même façon. Je n'ai pas la mystique du Tiers Monde si répandue dans la gauche actuelle et je ne me frappe pas tous les jours la poitrine en me désespérant de n'être pas né dans quelque Congo. Mais les problèmes du Tiers Monde sont capitaux, mes études et mes préoccupations depuis plus de trente ans m'ont informé particulièrement sur une zone importante du Tiers Monde qui participe de ses problèmes généraux, mais qui a aussi ses problèmes spécifiques. J'offre au lecteur ce que m'ont inspiré mes connaissances et mes réflexions. Il en jugera et mettra cela à sa place comme il l'imagine. Il n'est pas de clé qui aille à toutes les serrures.

A quoi peut servir un avant-propos ? A s'efforcer de présenter un livre globalement, à fournir des explications sur la façon dont l'auteur a abordé son sujet de façon à éviter, autant que possible, les malentendus. Le reproche le plus courant qu'on fait à un auteur (et même à un homme), c'est de n'avoir pas fait ce que jamais il n'a entendu faire.

Ce livre n'est ni un manuel d'histoire économique du monde musulman, ni l'exposé vulgarisateur de ce que pourrait être un tel manuel. Je déplore d'ailleurs l'absence d'un manuel et d'un exposé de ce genre¹. Sur des points précis et qui m'ont paru fondamentaux, j'ai résumé effectivement les données dont dispose actuellement (à ma connaissance) la science historique. Mais je n'ai

¹ Cette lacune a été en partie comblée pendant que je rédigeais ce livre. L'histoire économique moderne fait l'objet de l'ouvrage récent de Z. Y. Hershlag, *Introduction to the modern economic history of the Middle East*, Leiden, Brill, 1964, XIV, 419 p. Ce manuel n'est pas entièrement satisfaisant, mais contient beaucoup de données, de chiffres et de documents. Je n'ai pu m'y référer que partiellement.

nullement entendu traiter l'ensemble du sujet. Autrement dit, il ne s'agit pas ici principalement de description (complète ou incomplète) des faits dans leur diversité multiforme. Les références que je fournis permettront, le cas échéant, à ceux qui désirent se renseigner sur ces détails de se reporter aux ouvrages et articles qui en traitent.

J'ai voulu écrire un ouvrage théorique. Qu'est-ce que cela signifie ? Je pars des faits dégagés par la recherche scientifique et dont j'ai essayé de me tenir informé autant que possible en utilisant mes connaissances linguistiques et la familiarité plus ou moins grande que j'ai acquise des techniques de l'orientalisme, de l'histoire et de la sociologie. Mais j'ai surtout essayé d'en tirer des conclusions sur le plan des problèmes généraux. Plus précisément de certains problèmes généraux qui m'ont paru particulièrement importants. Où peut se placer le monde musulman (aux différentes phases de son histoire) dans la typologie générale des systèmes de production et de redistribution des biens ? Les réponses qu'on peut donner à cette question, les phénomènes observés peuvent-ils nous éclairer sur une évolution éventuelle à l'intérieur de ces systèmes et d'un système à l'autre ? sur les facteurs de cette évolution ou de ces évolutions ? sur les relations entre les faits économiques et les autres aspects de la culture totale d'une société, tout spécialement les aspects idéologiques, encore plus spécialement la religion ?

On peut situer à volonté ces grands problèmes dans la philosophie de l'histoire ou dans la sociologie. Cette question de nomenclature me paraît sans grand intérêt. Les problèmes se posent. C'est l'essentiel.

Il est clair aussi que ces problèmes ont un intérêt actuel, précisément parce qu'ils sont généraux. Quitte à faire frémir les spécialistes, disons le mot, ils ont un intérêt politique. Cela ne signifie pas que leur solution doive dépendre d'une orientation ou d'une activité politiques, que celui qui les pose doive nécessairement se faire le serviteur d'une telle orientation. Ce fut un grand malheur pour l'activité scientifique (on l'appelait alors philosophie) d'avoir été longtemps la servante de la théologie. Le malheur ne serait pas moindre d'en faire maintenant la servante de l'idéologie politique qui a succédé à la théologie. Les essais dans ce sens (auxquels j'ai participé) ont mal tourné pour la science et même pour la politique. Il est inutile d'insister ici. Les faits sont suffisamment clairs.

Simplement une politique éclairée a intérêt à tenir compte des conclusions auxquelles, sur ces problèmes, les chercheurs peuvent parvenir. Elle a même intérêt à ce que l'activité de ces chercheurs ait été aussi indépendante qu'il est possible. Au delà, toute idéologie, socio-politique a intérêt aussi à ne s'édifier qu'avec des matériaux solides. Les dirigeants et les militants politiques, les citoyens qui cherchent à s'orienter dans le dédale des faits et des idées prennent souvent pour fondement de leurs options, de leurs idées, de leurs orientations des notions déplorablement inexactes. C'est en bonne partie inévitable. Mais, en bonne partie aussi, c'est dû à la carence de ceux qui savent et qui pourraient mieux communiquer leur savoir. Les spécialistes qui sourient ou grimacent devant les mythes diffusés dans le public (sur les matières de leur domaine, car ils sont public pour le reste) devraient avoir conscience qu'ils ne sont pas toujours sans responsabilité dans ces engouements.

Je sais bien qu'on a souvent affaire à des idées dont les sources affectives font la force et qui sont inaccessibles à tout raisonnement, à toute expérience, à toute information. Mais ce n'est jamais vrai qu'en partie et introduire un peu de conscience lucide et informée dans un magma idéologique est encore une tâche digne qu'on s'y attelle, pas si totalement désespérée qu'on soit dispensé quand on le peut de l'entreprendre.

Je sais bien aussi que l'éducateur a grand besoin d'être éduqué, qu'il n'est jamais, autant qu'il le croit, libre de présuppositions qui orientent ses déductions, mais là encore l'emprise n'est pas aussi totalitaire que le croient les idéologues. Il est possible d'atteindre un certain degré d'objectivité. Il est inexcusable, sous prétexte que l'objectivité totale est un idéal inaccessible, de se soumettre de son plein gré à un contrôle idéologique tout aussi total sur sa pensée. C'est plonger délibérément dans le fleuve pour éviter d'être mouillé.

Ce livre est donc théorique. Il a été conduit par là à être polémique. Les conclusions que j'ai atteintes heurtent en effet des thèses extrêmement répandues. J'ai fait mon possible pour que l'intransigeance sur le plan des concepts ne m'entraîne à rien de blessant envers les hommes. Je n'y suis peut-être pas toujours parvenu. La guerre a ses lois, même la guerre des idées, et entraîne toujours un peu trop loin. Il est difficile de polémiquer sans paraître mépriser. Je crois pourtant trop au déterminisme qui pèse sur les pensées et les actions des hommes pour être foncièrement méprisante. Faute de mieux, j'en avertis mes contradicteurs et mes lecteurs.

Tout spécialement, j'ai attaqué des mythes très courants dans le public musulman. Il est certain que beaucoup, dans le monde musulman) m'accuseront pour cela d'arrière-pensées venimeuses de type raciste ou colonialiste. Mes prises de position politiques répondent, je pense, assez à ces accusations. C'est la complaisance envers les idées reçues qui cache mépris et calculs. Et je m'en suis tout autant pris à des mythes très européens.

Vouloir associer (comme je l'ai voulu) une connaissance précise des faits essentiels et une certaine capacité de généralisation présente une difficulté fondamentale dont le public n'a pas toujours conscience. Je ne sais si je m'en suis tiré d'une façon relativement satisfaisante. Des livres de ce genre se débattent dans des dilemmes difficiles à résoudre que les spécialistes estiment souvent insurmontables. Ils se résignent désespérément ou allégrement à n'écrire que pour un public restreint, déjà suffisamment informé des problèmes de leur domaine. J'ai essayé d'éviter les genres qu'à juste titre ils déplorent de voir si répandus : la théorisation imprudente à partir de données limitées à une trop petite partie du champ que la théorie veut embrasser, la déduction tout aussi audacieuse de jugements particuliers à partir de conceptions générales (valables ou non il n'importe) sans égard aux faits réels, pour ne pas parler de ce bavardage philosophico-littéraire gratuit que les mêmes spécialistes dénoncent non moins justement et qu'ils voient si souvent fleurir dans le genre bâtard de l'essai, mais l'existence si répandue de ces types de discours généraux n'implique pas, comme ils le croient souvent ou paraissent le croire; que l'effort de généralisation ne soit pas indispensable, qu'il soit toujours prématuré, qu'il représente une pure perte de temps en vue de buts inaccessibles par essence. Le grand public, les spécialistes des autres domaines, les praticiens même de l'action sociale ont besoin de synthèses, fussent-elles provisoires, comme il est impossible qu'elles ne le soient pas. Si les connaisseurs ne leur en fournissent pas, ils s'abreuveront à d'autres sources et les résultats en seront déplorables. Ils le sont déjà assez. Et le progrès de la science lui-même a besoin de ces tentatives de bilans réfléchis des travaux en cours.

De leur côté, les amateurs de généralisations ont leurs griefs souvent justifiés. Ils ont le droit de demander que ceux qui se lancent dans ces tentatives dangereuses aient au moins quelque lumière sur l'évolution des idées générales, sur la manière d'aborder les problèmes à laquelle la pensée moderne a abouti, sur les problématiques majeures auxquelles il convient de se référer. La difficulté capitale est justement de s'en être tenu au courant au moins dans les grandes lignes sans perdre le contact avec les recherches spéciales. C'est une difficulté pratique. Y échapper représente une gageure que j'ai essayé de gagner en présumant peut-être trop de mes talents et de la capacité de travail. Tout ce que je puis dire est que je m'y suis employé honnêtement et sans tricherie.

Enfin le public intéressé a droit à ne pas se voir infliger un étalage d'érudition gratuite. Je n'ai donc retenu dans mon exposé que les faits strictement nécessaires à mes démonstrations. L'annotation (à laquelle on est libre de ne pas se référer) veut simplement fournir à ceux qui seront heurtés par mes assertions la possibilité de les vérifier sur pièces et donner les moyens à ceux qui le désirent de se renseigner sur tel ou tel point que je n'ai pu développer. Parfois elle contient aussi de courtes discussions secondaires qui eussent alourdi l'exposé.

Il reste une grande question sur laquelle il convient ; je pense, que je m'explique ici. Cet essai se veut et se déclare d'orientation marxiste. Cela ne signifie pas, comme le croiront beaucoup, que je soumette ma recherche à des dogmes de validité douteuse et d'origine suspecte. Cela veut dire seulement que j'ai essayé de penser les problèmes posés par mon étude à la lumière d'hypothèses socio-historiques très générales qui me semblent orienter tout un champ d'étude dont l'exploration scientifique est à son début et que je crois jusqu'à présent confirmées par nos connaissances concrètes. Je n'avance à leur appui aucun argument qui ne soit tiré des faits ou d'un raisonnement du type habituel dans les recherches scientifiques et je suis prêt à les abandonner si les faits ou le raisonnement scientifique m'en démontrent l'inanité. Je nie au surplus qu'on puisse aller très loin sur la voie de la généralisation sans grandes hypothèses de ce genre. Ceux qui prétendent s'en passer aboutissent à une accumulation inintelligible de faits ou, plus souvent, utilisent sans s'en rendre compte des hypothèses différentes, beaucoup moins solidement fondées à ce qu'il me semble, pour construire leurs systèmes de catégories souvent fort raffinés.

Cela demande pourtant un peu plus de développements... ..

... .. Il y a encore un sens à se déclarer "marxiste" sur le plan des études socio-historiques. Cela est contesté par de bons historiens et par de bons sociologues qui pensent que tous les éléments valables des thèses marxistes ont été incorporés dans la science en général. C'est vrai dans une large mesure, on l'a déjà dit. Mais aussi, dans de nombreux secteurs des sciences humaines, les plus favorables au développement du bavardage philosophico-littéraire irresponsable, dans le secteur des

généralisations où les chercheurs mal équipés s'appuient aisément sur de la mauvaise philosophie, ou, comme l'a bien dit Engels déjà, voulant ne pas faire de philosophie, en secrètent automatiquement de la mauvaise, dans les secteurs enfin en liaison directe avec les préoccupations des idéologies en lutte, une orientation antiscientifique et par là même antimarxiste renaît sans cesse. Tant qu'elle se fera sentir (et ce sera, je le crains) pendant longtemps, il y aura un sens à se déclarer marxiste dans ce domaine.

J'ai été aidé par beaucoup d'amis avec qui j'ai discuté des problèmes ici soulevés. Je ne puis que les remercier globalement. Ils sont trop nombreux pour que je les énumère. Faire un choix parmi eux serait fausser les choses. Ils savent bien que ma reconnaissance leur est acquise. De même à ceux qui ont poussé et aidé à la réalisation matérielle de ce livre, tout spécialement ma femme, ainsi que Jean Lacouture qui m'a, le premier, suggéré de développer une vingtaine de lignes rédigées sur ce sujet (intervention à un colloque) aux dimensions d'un article, lequel est devenu un livre. J'en ai exposé la matière dans un cours à la Faculté des lettres d'Alger en mars 1965, et les discussions qui ont suivi m'ont aussi été fort utiles.

Je suis plus conscient que quiconque des insuffisances de ce travail, si ambitieux par sa visée. Je sais trop les lacunes de mon savoir pour avoir cette tranquillité d'esprit que donne l'ignorance à tant d'auteurs de présomptueux "essais". Mon excuse est que des choses étaient à dire et que je ne voyais personne les dire au public qu'elles intéressaient, à la fois d'une façon accessible et sur la base d'une documentation assez sûre et étendue. D'autres, je l'espère, feront mieux. Puissé-je du moins, comme chantait le barde finnois, avoir tracé un "nouveau sentier pour des chanteurs plus illustres, pour des gens plus riches en chants, dans la jeunesse grandissante, dans la génération qui monte".

TABLE DES MATIERES

Avant-propos	7
I. POSITION DU PROBLÈME	19
Qu'est-ce que le capitalisme ?	21
II. LES PRESCRIPTIONS DE L'ISLAM	29
Le Coran et la Sonna	29
Un idéal de justice sociale ?	36
III. LA PRATIQUE ÉCONOMIQUE DU MONDE MUSULMAN MEDIEVAL	45
Le secteur capitaliste	45
Féodalisme au mode de production asiatique ?	73
Une société juste ?	84
IV. L'INFLUENCE DE L'IDÉOLOGIE MUSULMANE EN GENERAL DANS LE DOMAINE ECONOMIQUE	91
L'idéologie coranique	93
L'idéologie musulmane post-coranique	113
V. LE CAPITALISME CONTEMPORAIN DES PAYS MUSULMANS ET L'ISLAM	131
Origine endogène ou exogène ?	134
Influence de la religion musulmane ?	148
Une voie musulmane du capitalisme ?	168
CONCLUSIONS ET PERSPECTIVES	195
Corrélations et priorités	195
Illusions et mystifications	203
Islam et socialisme	222

REFLEXIONS ²

Au moment où se dessine, en Orient, un vif mouvement de réaction contre le "progressisme arabe", un ouvrage scientifique sur ISLAM ET CAPITALISME³, dû à un maître de qualité incontestable, est assuré de susciter l'intérêt. Il risque aussi de déclencher la polémique. Antimarxistes, marxistes et pseudomarxistes croiront pouvoir se plaindre de ce livre, prévoit M. Rodinson ; et il met aussitôt ses lecteurs à l'aise en déclarant cet essai "d'orientation marxiste" (p. 11), tout en refusant lui-

² Tiré de "LA CROIX" du vendredi 11/11/1966.

³ Maxime RODINSON, *ISLAM ET CAPITALISME*, petit in-quarto, 304 pages, Éditions du Seuil, 1966, prix : 19, 50 F

même de se rattacher au "marxisme institutionnel" et en se tenant en quelque sorte pour un "excommunié" (p. 12).

Les "intellectuels des pays qui appartinrent au domaine de la religion et de la civilisation musulmanes" (on notera les nuances de cette formule), ainsi conviés à une "connaissance démythifiée de leur passé" (p. 7), se passionneront pour cet ouvrage beaucoup seront séduits, d'aucuns ressentiront peut-être des sentiments partagés. M. Rodinson, en effet, déclare sans ambages que le "Coran n'est pas la manifestation verbale d'un Être suprême dictant des principes qui s'appliqueraient à toute société possible. C'est l'œuvre d'un homme inspiré par certains idéaux propres à son époque" (p. 40). Or, il n'est pas jusqu'aux pionniers du "socialisme arabe" pour se référer à "l'éthique musulmane", et y puiser, par une interprétation réformiste, la base ou du moins la justification de leurs thèses. M. Rodinson reviendra d'ailleurs sur pareil cas, car il annonce, et nous nous en réjouissons, un autre ouvrage sur ISLAM ET SOCIALISME.

Mais on aurait tort de faire à ce savant très probe un procès de tendance, car c'est avec la plus grande objectivité qu'il étudie les structures musulmanes classiques : "La société musulmane médiévale, comme la société chrétienne contemporaine, était une société idéologique... Elle se donnait pour raison d'être de servir Dieu..., d'obéir aux ordres de Dieu (lesquels), en Islam, tout particulièrement, comportent l'organisation temporelle de la cité" (p. 61-62). Aucun connaisseur sérieux de l'Islam ne contestera l'ensemble des conclusions auxquelles il aboutit loin de condamner propriété privée et commerce, l'Islam originel a loué le commerçant honnête ; mais si l'Islam a eu un idéal de justice sociale, s'il a même porté une retentissante condamnation de principe contre le prêt à intérêt, la société musulmane a ménagé les égoïsmes, tourné les règles et admis un "secteur capitalistique" conforme aux données de l'époque ; le capitalisme contemporain s'est aussi introduit dans les pays d'Islam, en y rencontrant comme ailleurs quelques difficultés dues aux réalités sociales, mais non aux principes musulmans, car "l'opposition fondamentale de l'Islam au capitalisme est un mythe" (p. 116) ; enfin, "il n'y a pas eu de voie musulmane du capitalisme" (p. 193).

Ce trop rapide résumé, qui schématise à l'excès une pensée nuancée, nourrie de réflexions subtiles et de recherches approfondies (il va de soi, mais nous le précisons pour éviter toute équivoque, que des auteurs d'inspiration chrétienne, tels MM. Arnaldez et L. Gardet, sont utilisés, et cités avec éloge), ne saurait dispenser d'aller suivre dans l'ouvrage même cette analyse magistrale, qui sera intelligible, féconde et stimulante, même pour le non-spécialiste.

Au cours de cette lecture, certaines réserves, croyons-nous, sembleront s'imposer. Il paraît nécessaire d'exposer les principales d'entre elles, même si, tout en amenant à constater certains aspects de ce remarquable travail, elles ne sont pas de nature à ébranler l'ensemble de la thèse.

Certains traits de l'Islam, mentionnés au passage, sont peu soulignés, en sorte que la pensée se développe sans en tenir grand compte. Ainsi, la mystique est signalée comme un phénomène important) mais il ne lui est consacré qu'un très bref développement (p. 126-127). Or, à l'extérieur surtout du monde arabe oriental, la mystique populaire musulmane a bien été un fait de masses, et elle le reste en Afrique noire, où ses implications économiques méritent peut-être mieux qu'une brève mention⁴.

Par exemple encore, s'il est vrai que la société musulmane a bien accueilli le commerçant (qui a joué un grand rôle, rappelons-le, dans l'expansion de l'Islam), n'a-t-elle cependant pas fait prédominer les valeurs de gouvernement, d'action militaire, de droit, de théologie ? Les tâches économiques ont été souvent dévolues aux minoritaires "protégés", le fait religieux y étant bien pour quelque chose ; puis elles ont été saisies par les étrangers.

Enfin, n'existe-t-il pas une certaine originalité de la société arabo-islamique, reconnaissable aujourd'hui encore, et semblant bien dénoter une influence spécifique de l'Islam ? Combien de fois ne constate-t-on pas que les passions prévalent sur les intérêts ? N'observe-t-on pas aussi des attitudes issues du sentiment d'une cohésion communautaire particulièrement forte ? Ne s'exerce-t-il pas, sur chaque musulman, une pression sociale plus vigoureuse encore que dans les autres sociétés à base traditionnelle, parce que clairement ordonnée (le musulman doit commander le bien) ? En ces divers cas, l'idéologie n'a-t-elle pas marqué la société ?

⁴ On pourra consulter les travaux de MM. A. Bourlon et F. Quesnot rassemblés dans *Notes Et Etudes Sur L'Islam En Afrique Noire*, Peyronnet, 1963, recueil auquel M. Rodinson fait une brève allusion.

On ne croit pas trahir la pensée de l'auteur en observant qu'il attache peu de crédit aux forces spirituelles, que ce soit dans l'Islam ou ailleurs. Quand il estime avoir établi l'impuissance moralisatrice de l'Islam en matière économique-sociale, il considère qu'il en va d'ailleurs de même dans les autres systèmes religieux (cf. p. 88). A son avis, dans l'Islam, "on ne s'est décidé à prendre conscience des exigences de l'idéal religieux que sous l'action d'autres forces sociales... De même que les Eglises chrétiennes ont soudain découvert depuis quelques décennies que certaines conséquences du capitalisme au moins étaient contraires à l'idéal chrétien, de même de pieux musulmans ont soudain été terrifiés par le comportement de leurs coreligionnaires. Pour être juste, il faut ajouter que, dans un mouvement idéologique irrégulier, comme le mouvement communiste, une pression implacable de phénomènes étrangers à l'idéologie a été tout autant nécessaire pour forcer... à s'apercevoir de l'écart... entre les fondements idéaux du mouvement et la réalité" (p. 162-163). Les trois "idéologies" sont, pour ainsi dire, renvoyées dos à dos.

N'existe-t-il cependant pas, chez la plupart des musulmans, même peu fervents, une sorte de fonds spirituel rémanent, impuissant peut-être à déterminer toutes leurs attitudes, mais capable de peser, dans une bonne mesure, sur beaucoup de leurs choix ? Aussi ne semble-t-il pas sans importance, à leurs yeux, qu'une disposition sociale ou économique quelconque puisse, ou non, trouver une justification dans l'interprétation des bases de la loi. S'il en était autrement, dirigeants "progressistes" ou "conservateurs" ne rivaliseraient pas de zèle, comme ils ne cessent de le faire, pour rechercher, par de subtiles exégèses, un appui dans les textes sacrés (appui qu'ils trouvent d'ailleurs, selon le cas, pour les thèses les plus opposées, ce que l'étude de M. Rodinson nous aide à comprendre).

En sa conclusion, l'auteur ne se défend d'ailleurs pas de reconnaître un possible rôle socio-économique aux musulmans croyants. L'Islam, écrit-il, "subira une crise comme celle du christianisme au XIX^e siècle", et il "ne pourra échapper (partiellement) à cette crise que s'il accomplit... un aggiornamento. Il faudrait pour cela qu'il se trouve des musulmans croyants pour lutter contre les interprétations réactionnaires de l'Islam... Il faudrait qu'ils s'attachent à dégager du Coran et de la tradition musulmane des valeurs applicables au monde moderne et au premier chef aux couches du monde moderne qui réclament l'abolition des privilèges et des exploitations. Et cela, non pas en cherchant dans les textes sacrés des prescriptions économiques, un système qui ne s'y trouvent pas et qui pourraient n'être qu'inadaptés, mais en extrayant des préceptes valables de morale sociale, en réalisant dans le cadre religieux une synthèse organique (et non une juxtaposition) entre les valeurs religieuses traditionnelles et les valeurs humanistes qui exaltent (entre autres) la construction économique, seul moyen d'assurer une vie digne aux membres de la communauté" (p. 241-242). On ne saurait cependant s'en tenir à cette seule citation, car on pourrait encourir le reproche de tirer à soi la thèse de l'auteur, lequel écrit quelques lignes plus loin : "Les valeurs mises en relief par le mouvement marxiste... restent les valeurs essentielles susceptibles de mobiliser l'homme moderne... Les peuples et les dirigeants de ce qui fut le Dâr al Islam ont tout intérêt à regarder cette vérité en face" (p. 242-243). Si le spirituel n'est pas entièrement évacué, du moins est-il réduit à la portion congrue. Encore une fois soulignons la formule : ce qui fut le Dâr al Islam, la Maison de l'Islam ; ce passé défini éclaire, page 243 comme page 7, une pensée que bien des musulmans sans doute répugneront à accepter intégralement.

Pierre RONDOT.



S. M. A. Comprendre 20, rue du Printemps PARIS C. C. P. : 15 263 74
--